

TIERS LIVRE, L'ATELIER HEBDO

#boost, cycle « histoire », #10
à partir de Henri Michaux, «Face aux verrous »
du 14 novembre au 1^{er} décembre 2025.

Les textes sont mis en ligne par ordre chronologique de réception. Nota : ne sont intégrés au PDF collectif que les textes qui sont parvenus par mail (fichier joint docx, pages, odt), dans la période mentionnée, indépendamment des mises en ligne sur la plateforme WordPress.

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi Forêt.....</i>	3
<i>Patrick Blanchon.....</i>	4
<i>Olivia Scélo Voilà comme elle est.....</i>	5
<i>Lamia Gormit L'immensité face aux verrous</i>	6
<i>Yael Uzan-Holveck Béryl Bis</i>	8
<i>Nathalie Holt À se siffler sur la route.....</i>	10
<i>Émilie Kah Qui ne la connaît pas</i>	13
<i>Valère Mondi Un arbre à la fin, oui.....</i>	15
<i>Jean-Luc Chovelon Derrière l'instant.....</i>	17
<i>Philippe Sahuc Ainsi soit Berthe</i>	20
<i>Christine Eschenbrenner M. dans l'histoire.....</i>	22
<i>Huguette Albernhe Oui et non</i>	25
<i>Raymonde Interlegator Elle nous échappe.....</i>	27
<i>Serge Bonnery Les vieux cailloux</i>	29
<i>Lea Djenadi Que lumière ou qu'ombre.....</i>	30
<i>Ève François Objection de conscience.....</i>	31
<i>Anne Dejardin Tu les vois ?</i>	33
<i>Hélène Boivin Filigranes.....</i>	36

luxuriante

participe présente

signifiance

Trois versions : un dispositif pour tenter de répondre à la proposition. En point de départ, reprise du texte précédent (09). Le premier travail a été de le « dépiouter » avec l'outil que fournit Michaux, puis d'en faire un dispositif, et enfin d'essayer de lâcher ce dispositif, ou du moins de le rendre aussi invisible que possible.

[lire sur le site](#)

Voilà comme elle est : vivant la nuit, se cachant dans les trous d'arbre, guettant.

Non voilà comme elle est : patientant attentive dans le crépuscule trop clair, scrutant le ballet nocturne.

Non voilà comme elle est : frémissant quand l'obscurité grandit, emplissant la nuit de son cri.

Non voilà comme elle est : battant des ailes dans un mouvement lent, planant dans le souffle chaud du soir.

Non voilà comme elle est : invisible comme l'ombre, fuyante comme l'onde, agile quand elle plonge.

Non voilà comme elle est : s'échappant dans l'abîme sans fond quand tu penses la saisir.

Tu la vois et tu ne la connais pas.

Voilà comme elles sont : mère et fille trainant des valises, avançant lourdement, les mains accrochées, cheminant péniblement à travers les différents portiques.

Non, voilà comme elles sont réduites : arrêtées dans leur parcours, sommées de reculer, mises à part.

Non voilà comme l'enfant est : hurlant, pleurant, encerclée d'uniformes, de bras et de mâchoires crispées, assiégée par les frontières, les portiques de sécurité -qui protègent-il — les frontières — que coupent-elles, projetant sa douleur à ces visages impassibles.

Non voilà comme elle est : revenant à la charge, redoublant ses cris et ses colères, à la porte de l'avion fermée, à l'officier demandant une autorisation paternelle pour quitter le territoire, il a dit « Madame, il faut que son père donne son autorisation pour que vous la sortiez du territoire », explosant, depuis qu'elle a compris qu'elle ne verrait pas son père aujourd'hui, alors qu'elle ne le voit déjà plus depuis des mois, et rageant quand elle entend la voix de sa mère « mais c'est lui que nous rejoignons, comment pourrait-il donner son autorisation alors qu'il n'est pas là, s'il était là, nous n'aurions pas besoin d'autorisation ».

Non, voilà comme elle est : les battements de son cœur gonflant à en éclater les coutures, ses mains tremblant, ses dents crissant face à l'incompréhension.

Non voilà ce qu'elle n'est pas : la défaite et l'effroi, l'étroitesse et la résignation, le calme soumis.

Non voilà comme elle est : debout, fixant le regard d'un gradé, résistant face à lui qui lui fait les gros yeux, il lui fait les gros yeux comme enfant il cherchait à faire peur, elle, s'accrochant à ce regard, les sourcils haut, l'œil brulant de vouloir ciller, résistant toujours, prenant le défi de l'adulte au mot, ne flétrissant pas.

Non voilà comme elle est : la limite comme épiphanie, le courage comme résilience, la dignité comme seule liberté, le mouvement, celui des vagues, se redressant, empoignant la main de sa mère, initiant le mouvement, emportant sa mère, l'emmenant vers d'autres rives.

Non voilà comme elles sont : se dirigeant vers la sortie, dans le bruit de leurs pas, entourées du silence d'une foule éteinte, l'immensité face aux verrous.

Voilà comme elle est : déambulant poils hérisrés sur cette rive-vertige, l'apocalypse d'un soleil ombre-éclair dans ses cellules — valise roulante sur pavés aux recoins pissotières.

Non, voilà comment elle est : finalement sans surprise — n'attendant rien ni personne dans le hall de Thyna Airport — riant avec goguenardise à l'idée de décoller à l'acétone l'emprise d'une errance millénaire et de faire la nique à quelques synapses désorientées.

Non, voilà comme elle voit : roulant la ville au levant, dévisageant cohortes de sablonneux paysages, bâtiments industriels et arbres rabougris, traversant ronds-points, s'affolant à peine de virages contre tôles en bordure de routes, piquets croulants sous le poids de panneaux jaune taxi, admirant les grues planter des immeubles sur des reliefs glabres, dans le ciel bleu barbeau parsemé de palmiers aux troncs duveteux.

Non, voilà comme elle raconte : en volant — tout là-bas au-dessus de cette mer morte, maudite pour les uns, divine pour les autres, les oiseaux survivent malgré salinité, quelques poissons rampent aux embouchures de petits affluents qui descendent des montagnes, et en tous sens, des tempêtes s'élèvent. Gémellité ? Malgré épais courants d'air ici — emprisonnant publicités géantes, rideaux flottants, antennes paraboliques perchées sur des toitures percées, malgré tsunamis de poussière soulevant gravats et planches efflanqués oubliés au pied de palaces, de murs éraflés, les embouteillages perdurent — piétons, cyclistes et

véhicules en tous genres s'engouffrent dans les remparts tremblants de la ville forteresse.

Non, voilà, elle y va : entre en itinérance pas à pas, dans le marché Bab Djebli, accrochée à son GPS, dans le plein vent des murs de Sfax, bifurquante, hésitante, trébuchante — talons de sandales compensés peu adaptés à la médina.

Non, voilà, elle y est : dans la kasbah, en son enceinte, penchée contre un étal de loups et de dorades, glissants, encore un peu vivants — porter demain sa robe fleurie trop échancrée ? — là, donc — en méditerranée, respirant à pleine branchie, s'affligeant mais se rassurant — son sarouel en coton léger fera l'affaire — traversée jusqu'à la moelle dans tous ses os d'antan, emportée en bord de chute par les courants contraires de colonies, phéniciennes, romaines, musulmanes, françaises... Béryl fouille du bec dans la vase des fracas salés et sanglants du Moyen Orient.

Tu vois, voilà comme on traverse les terres et les mers d'un père silencieux.

Voilà comme elle est, portant ses histoires d'avant-hier,
en robe blanche, aube cachant ses trous
Oui, voilà comme elle est, prenant des noms : Blanche mettons,
et d'autres encore
Non voilà comme elle est : recommencée,
inattendue, tombant d'une phrase, s'échouant
Caillou
puis voix
Écume et fumée de ballast,
ornière et champs de coton
Jument, chienne, mère
Clou et marteau
Usant des mots : chantante
Non, voilà comme elle est, balbutiante, écrasant ses couleurs
Broyant, broyant
Non, non voilà comme elle est, billes ouvertes,
écarquillée, brodant ses choses, et se précipitant
Impétueuse
Écartelée, sûrement
Approximative, tatillonne : les deux : oui
Non voilà comme elle est arrivant à mains nues,
s'amalgamant
et s'inventant à mesure
Se rêvant : polyglotte, inépuisable

Exilée, bille en tête ; présomptueuse, tellurique, peut-être

Opératique et se voulant de chambre

Non, voilà comme elle est, pleine de cris et de feu, à cheval sur des mondes

À cheval sur des tombes, de fureurs, traversée

Non, non : impromptue, maladroite

Voilà comme elle est, à cours d'Histoire, jamais d'histoires

Approximative, irréfléchie

Dévidant ses légendes, jouant comme une enfant

Voilà comme elle est ce jour-là : au jour le jour, n'est-ce pas

Comme elle est

N'étant pas

Pas encore

Devenant

Et d'un pas de côté et de plus loin revenue

Tu es sérieuse ?

Voilà comme elle est : à la place de, se mélangeant à, se prenant pour

Sans archives ou trop peu

À défaut, imaginant

Cherchant ses mots

Tatillonne sans repères, avançant à l'oreille

À tâtons : Allez, Hue!

Voilà comme elle est : attisant les images mais pissant sur les braises

Bavarde mutique : chantant vrai-faux
Usurpant les visages
Se jouant aux dés
Perdant sa langue
Italique, haletante
Racontant ; essayant ; tâtonnant
Voilà comme elle est sur sa route de craie, avec ses
roses de poussière,
ses champs, son cheval fou, ses peurs du noir
Non, voilà comme elle est
Faisant feu de l'oubli
Comme si seulement
Avec des riens comptant pour tout
À rebours
Intempestive

Voilà comme elle est : descendant du taxi, refusant l'aide du chauffeur, signant les documents de transport qu'il lui tend, glissant, en les lui rendant, un billet dans sa poche.

Voilà comme elle est : calant sa canne anglaise contre sa bonne hanche, trouvant son équilibre, lissant sa jupe du plat de sa main droite, ébouriffant sa chevelure, lui restaurant son gonflant.

Voilà comme elle est : printemps, dans le printemps de sa vieillesse, mordant ses lèvres pour les rougir, pinçant ses joues aux fins de leur donner belle mine.

Voilà comme elle est : souriant au jardin, humant les effluves de Garonne, les bonnes comme les moins bonnes, flairant l'odeur de sa terre comme un renard celui de sa tanière, jouissant du vent frais qui pénètre son col.

Voilà comme elle est : clopinant dans ses sneakers roses, s'avançant crânement vers la porte, tendant, résolue, l'index vers la sonnette.

Non, voilà comme elle est : tremblant de trébucher, craignant de faillir, souffrant dans sa chair et dans son âme, mais ne le montrant pas.

Non, voilà comme elle est : s'inquiétant, s'interrogeant, vulnérable, tellement vulnérable, implorant le secours du ciel éternel, des arbres séculaires, des vies cachées du jardin.

Non, voilà comme elle est : ne trouvant que le soutien pragmatique de sa canne, rendant les armes, sonnant à

la porte de la maison de rééducation, demandant aide et protection, attendant humblement que le personnel du hall d'accueil l'autorise à entrer.

Lui qui la voit. Lui qui ne la connaît pas.

Voilà comme elle est : face aux verrous, étonnée seulement, sans clé sans ressources malignes, sans tour dans sa poche, elle est ballotée par les gens et les choses qui l'empruntent et qui la plient, prise dans les tourbillons puis dans les immobilités, feuille détachée d'un arbre qui n'a jamais eu lieu, poussière et vacante.

Non, voilà vraiment comme elle est : aimantée par les chutes, la chute chimique et sociale et mentale, elle va là où il y a du noir du mépris de la crasse de la honte de la peur, là où l'on touche la mort à bout de bras.

Non, voilà comme elle est : elle y va pour voir, elle y va pour toucher ce qu'on lui a dit d'être, une erreur, elle accomplit son destin d'erreur, elle ne sait pas, elle glane du raisin des courges éclatées à la chair terreuse des noix du tilleul du bois elle glane à la tombée de chaque nuit elle glane.

Non, voilà comme elle est : glaneuse par faim et glaneuse par joie, glaneuse par instinct, par instinct de terre de nuit de pierre et de feu, elle apprend elle subit elle regarde elle perçoit.

Non, voilà comme elle est : jeune, solide, butée, une charrue qui creuse et qui creuse et qui tire et qui s'éreinte, elle s'éreinte elle s'évertue elle s'épuise, elle apprend elle puise en dedans, il y a quelque trace en-dedans, une empreinte qui traîne, une force.

Non, voilà comme elle est : verticale, droite, butée, attaquée peut-être, attaquée sûrement, se courbant se redressant se courbant encore, apprenant le bâton

apprenant l'épée, apprenant en secret, secrète, discrète et toujours muette.

Non, voilà comme elle est : elle ne sait pas qui elle est, elle est émergée de la fange, elle ne sait pas qu'elle doit choisir qui elle est, elle ne sait pas et le choix qu'est-ce que c'est ?

Non, voilà comme elle est : elle écoute, elle est sceptique, elle se tait, elle regarde et l'automne est d'or et le givre et le soleil et le froid sont vibrants, et un arbre va avoir lieu, un arbre oui, avec sa ramure et sa parure un arbre vrai.

Voilà comment ils sont : des personnages figés dans un bocal, êtres vivants prisonniers d'un instant et d'un lieu, victimes d'un arrêt du temps rendant la perception fausse erronée irréelle pour laisser apparaître autant de mirages qu'ils sont dans un tableau révélant ce qui se passe exactement ce dimanche 7 septembre 2025 à 12 h 50 sur la place Saint-Sulpice à Paris.

Non, voilà comment elle est : une petite fille n'aimant pas jouer à la marelle, surtout seule, surtout en jupe, surtout sur le parvis d'une église et préférant mille fois regarder un vieux dessin animé à la télé ou encore s'épancher sur les réseaux sociaux pour raconter sa solitude dans la pièce de théâtre qu'est sa vie au côté d'une mère, elle le sait, qui n'a de cesse de jour la comédie.

Non, voilà comment elle est : déversant toute sa frustration de femme incomplie devant un parterre de paroissiennes et paroissiens sentant l'eau de Cologne, faisant du vent avec ses mots, se grandissant bien au-dessus de ses angoisses, se forçant à ne pas regarder, ne pas y penser même, cet homme puant le vin allongé sur un banc derrière elle qui, elle le sait, la fixe du regard. Non, voilà comment il est : un être de chair et de pensées regardant passer le temps comme un train filant devant ses yeux dépourvu de la volonté de s'accrocher à un wagon parce que non, parce que plus, parce qu'un grand vide l'a envahi et que sa silhouette s'est effacée du monde, il le sait, pendant qu'une religieuse se fait un selfie devant la fontaine à quelques mètres de lui.

Non, voilà comment elle est : une âme, juste une âme cherchant son reflet sur un écran de téléphone portable dans ce jour resplendissant de bonheur au bout du chemin qui l'a conduite jusque-là si près de ses croyances, elle le sait, et de ce Dieu qu'elle veut omniprésent devant l'église qui le consacre jusqu'aux notes que l'organiste inspiré a fait résonner dans tout son corps.

Non, voilà comment il est : tout à sa musique assis dans l'autobus qui le ramène chez lui pianotant avec ses doigts agiles le dos de son cartable en cuir posé sur ses genoux, encore imbibré des mesures de Widor qui l'accompagnent avant que la réalité ne le rattrape, il le sait, dans le bourdonnement du véhicule que la conductrice experte fait démarrer.

Non, voilà comment elle est : concentrée sur sa tâche, l'œil fixé sur le rétroviseur extérieur, les mains enroulant le large volant et le faisant tourner pour quitter l'arrêt de l'autobus, évoquant sans relâche comme un refrain qui ne la quitte pas, l'image de sa fille restée à la maison et qui l'attend, elle le sait, sans se douter qu'un homme assis sur un banc à l'extérieur la regarde manœuvrer.

Non, voilà comment il est : ses yeux sont grands ouverts et il tente d'absorber tous les détails de l'instant parce qu'il veut ressentir ce que Georges Perec a pu vivre en tentant d'épuiser ce lieu parisien un demi-siècle plus tôt, il le sait, rapportant au crayon gris dans son Moleskine à rabat les fruits de son attention, comme ce chien immobile qu'il va découvrir une fois l'autobus parti.

Non, voilà comment il est : interrogatif, incompréhensif, obéissant, dubitatif, calme, perplexe, sagement assis pendant que sa maîtresse gesticule lui expliquant qu'il

ne faut traverser la route en courant, ce qu'il n'avait nullement l'intention de faire, mais qu'il ne peut pas dire parce qu'il ne peut pas parler, bien sûr et il le sait, contrairement à l'homme qui s'épanche au téléphone.

Non, voilà comment il est : calme et posé, à l'opposé de l'image qu'il renvoie, agité pourrait-on penser, énervé, agacé, alors que c'est tout le contraire, tout du moins le pense-t-il, expliquant au téléphone qu'il ne faut pas, même si ce n'est pas sûr et il le sait, mais qu'il faut quand même ne pas, c'est important, pendant que le serveur du Café de la Mairie semble penser tout le contraire.

Non, voilà comment il est : maniant les verres, les tasses et les bouteilles, débarrassant la table, l'essuyant avec son chiffon, demandant ce que ces dames voudraient bien prendre et réajustant les chaises autour de la table, sans penser une seconde à autre chose, surtout pas qu'on est dimanche et que le dimanche, il le sait, une joggeuse traverse toujours la place à cette heure-ci.

Non, voilà comment elle est : pressée de rentrer chez elle et de filer sous la douche, laisser couler l'eau chaude sur sa peau pour la laver de tant d'efforts, jurant que c'est bien la dernière fois qu'elle court comme ça, perdre son temps pour souffrir alors que, elle le sait, ce dimanche ensoleillé de fin d'été mérite mieux : respirer, lire, rêver, faire des projets et rêver encore.

Voilà comment ils sont tous : insouciants des instants à venir dont celui en particulier qui, dans quelques minutes tout au plus, va tout changer quand un corps tombé du ciel viendra s'écraser au beau milieu de la place Saint-Sulpice. Mais ça, ils ne le savent pas.

Voilà comme elle est : faisant jaillir la joie, faisant jaillir le rire, faisant jaillir des giclées autour de la borne à eau.

Non, voilà comme elle est : laissant jaillir la joie, offrant à toute la rue Sainte-Hélène son rire, recevant toutes les giclées comme autant de cadeaux de vie.

Non, voilà comme elle est : courant à la rencontre, riant d'avance à ce qu'elle ne connaît pas encore, tirant la langue à toutes celles et tous ceux qui en fronceraient les sourcils.

Non, voilà comme elle est : polissant les petites joies de chaque jour, faisant reluire ce qui donne au soir son éclat, faisant éclater le soir pour qu'il rejoigne le matin.

Non, voilà comme elle est : tendant l'oreille à tous les chants d'oiseau, tendant l'oreille à tous les jaillissements d'eau, fermant ses oreilles à ce qui grince méchamment.

Non, voilà comme elle est : frottant avec vigueur tout ce qui peut faire étincelle, touchant avec délicatesse tout ce qui souffre de n'être caressé.

Non, voilà comme elle est : à l'eau la fraîcheur, au soir le feu, au caniveau les beaux reflets, à la borne la fierté, à la rue l'espoir de l'altitude, au faubourg des airs de royaume entier.

Non, voilà comme elle est : à sourire, à rire, à courir, à sauter, à recevoir, à donner, à tourner, à reprendre, à déprendre, à espérer, à ne pas regarder trop loin, à sentir venir, à accueillir encore, à prendre la pluie, à attendre la neige, à supporter l'hiver, à nettoyer l'hiver,

à racler le caniveau, à lustrer le caniveau, à surprendre
le caniveau, à revenir à la borne à eau, à goûter.

Tu voudrais qu'elle soit toujours comme ça.

Voilà comme il est : vivant. Bernique accrochée à ce qui lui reste : une rue, un étage, un palier, un fauteuil, du fouillis, des documents certifiant son appartenance, quelques photos arrachées à l'absence. Fier de pouvoir encore se déplacer tout seul en prenant le train sans risque d'être dénoncé. Tournant lui-même en dérision son grand âge. Allant jusqu'à porter des bretelles rouges comme le jongleur drolatique des lendemains incertains.

Non, voilà comme il est : fuyant les fissures, l'assaut des manques ; tentant d'endiguer les fragilités, de restaurer les fondations minées, de donner voix aux espaces muets, d'accompagner l'inauguration de plaques engravées sur les murs de la ville comme ancrés pour le navire fantôme qui a charrié des milliers de vies comme la sienne. Errant de plaque en plaque.

Non, voilà comme il est : en forme de boîte à malices, avec, quand on l'ouvre, la possibilité de faire tourner sur elle-même au bout d'une pique, une petite danseuse abimée.

Non, voilà comme il est : enfermé dans sa trop petite taille, celle qui ne le mettra jamais à la hauteur des grands ; s'allongeant comme une ombre dans sa condition de rescapé ; reprenant les mots de la même histoire sans savoir ce qu'il en restera après lui.

Non, voilà comme il est, répétant à qui veut bien l'entendre qu'il n'est pas seulement survivant, qu'il a des droits, qu'on l'a reconnu victime, pupille, interné politique, témoin. Mais on ne le reconnaît pas dans la

rue. De plus en plus rares au fond, sont ceux qui l'écoutent. Qui le regardent. Qui posent les bonnes questions. Ou les mauvaises. Qui cherchent. Qui viennent le chercher pour changer d'air. Qui.

Non, voilà comme il est : un repeint dans le tableau secoué, un bernard-l'ermite des faubourgs.

Non, voilà comme il est : présent dans le temps qui le réduit à sa plus simple expression. Prêt à redire sa vérité toute crue si on la lui demande mais on ne la lui demande plus vraiment. Partant pour affronter les transports en commun avec l'air de faire comme si c'était naturel et facile alors que toutes les articulations craquent, que les bronches lâchent et le font suffoquer quand les cris et les images d'arrestation remontent dans son corps sans crier gare.

Non, voilà comme il est : n'ayant pas fondé la famille qui entoure, relaie, divertit. Fiché célibataire. En colère devant la télévision : Béate oui mais le mari non, non et non — pourquoi avoir fait allégeance au pire ? Aiguillant sa protestation dans quelques rassemblements.

Non, voilà comme il est : détenu de sa propre histoire mais libre d'aller d'un point à un autre pour échapper aux interprétations.

Non, voilà comme il est : sortant de temps à autre pour déjeuner dans la cantine solidaire avec quelques anciens avant de faire le même chemin dans l'autre sens ; remuant papiers et souvenirs de voyages quand reconnaissance il y avait encore. Prenant soigneusement sa casquette faite main à partir de restes de tissu à carreaux. Riant en la faisant tourner sur l'index comme une assiette chinoise au bout d'une baguette : au moins, elle a l'avenir devant elle.

Non, voilà comme il est : solitude, corps du texte.

Voilà comme il est : tremblant parfois, lorsqu'une émotion trop vive l'étreint, marmonnant des mots compris de lui seul, hésitant sur ce qu'il doit dire ou taire, regardant le ciel pour trouver des réponses.

Non, voilà comme il est : se remémorant les vingt années depuis son départ, vingt ans de routes incertaines, revivant la sauvagerie de certains de ses actes, s'interrogeant sur ses choix inattendus, ses bifurcations, justifiant en son for intérieur la plupart de ses décisions. Avec honnêteté ou mauvaise foi accommodante.

Non, voilà comme il est : construisant à l'infini un immense puzzle fait de fragments d'âme, ajoutant, retranchant, réajustant des pensées, des souvenirs, des remémorations fermes ou fragiles – Existerait-il un ordre invisible.

Non, voilà comme il est : sillonnant des pays singuliers, recherchant des lieux étranges, des points de bascule où le réel semble décalé, endurant la peur, affrontant la violence parfois, subissant des chimères, risquant parfois sa vie mais sans héroïsme.

Non, voilà comme il est : cultivant rêves nocturnes et rêves éveillés, recherchant leurs traces et leurs sens dans la lumière du jour.

Non, voilà comme il est : rempli de failles mais qui ne produisent que peu de tristesse, de mélancolie – révèlent-elles peut-être sa nostalgie cachée des paysages de ses origines.

Non, voilà comme il est : en tout pays tentant d'établir des contacts justes, mesurés entre des humains, des animaux et des paysages. Dérogeant rarement à cette attitude. L'harmonie du monde dépendrait-elle de ces fragiles équilibres.

Non, voilà comme il est : mutique ou enjoué, raisonnable ou bonimenteur, recherchant toujours le bleu d'éternité, ce bleu insaisissable flottant à l'horizon de ses pensées.

Non, voilà comme il est : souvent épuisé par ses errances à la tombée du jour, le dos courbé. Mais bondissant au matin, le dos bien droit, murmурant à qui peut ou veut l'entendre : repartir, entendre, voir, sentir sans fin.

Tu le vois, tu t'en fais une idée, mais en vérité tu ne le connais pas, personne ne le connaît.

Voilà comme elle est : avançant sans se retourner dans l'intérieur du jour, tenant le guidon avec une précision d'aveugle obéissant à une géométrie qu'elle seule comprend, se frayant un tunnel invisible dans lequel tout se réorganise bouffée après bouffée avant de disparaître.

Non, voilà comme elle est : quittant la pièce dissoute, là devant la grille vibrante de secrets, entrant sur le chemin, inclinée sur une intention inconnue, trainant des images qui s'effondrent portant le mouvement qui la précède de l'intérieur, s'écartant pour éviter l'angle qui surgit.

Non, voilà comme elle est : elle déplace les seuils, elle disperse les dalles, tirant des cloches volées au temps, griffant des horizons de tempêtes solaires.

Non, voilà comme elle est : roulant des portes, portant des hauteurs pour décoller les chemins de leur altitude.

Non, voilà comme elle est : elle accroche de ses regards les directions encore inexistantes, tenant son nom à distance pour ne pas être appelée par les lettres des pierres.

Non, voilà comme elle est : suivie du chien à l'allure de veilleur, il garde les passages distinguant le passer-futur du futur-passé, aboyant en silence aux fractures, posant sa patte pour vérifier le monde.

Non, voilà comment elle se tient traversée par une lucidité tranchante, puis soudain enveloppée d'une douceur aux frontières dérobées.

Non voilà comment elle est : surgissant d'un air neuf portée par une force étrangère, tu la vois toujours revenir plus loin qu'elle ne part au bord de ce qui la dépasse, tu la vois et elle glisse.

Et pourtant elle nous échappe.

Voilà comme il est : obstiné face à une réalité qui se dérobe, cherchant à s'y confronter, à la défier, la heurter de plein fouet comme on va dans un mur, tête baissée, n'écoutant personne, sourd aux avis, résolu à voir par lui-même et tant pis si plus dévastatrice sera la déception.

Non, voilà comme il est : fragile, vieillissant, avançant d'un pas incertain, le dos voûté, la main tremblante.

Non, voilà comme il est : craintif, tel un oiseau sautillant de branche en branche, en alerte, attentif au moindre frémissement, à la trace si peu lisible, au signe infime qui lui donnerait du cœur.

Non, voilà comme il est : soucieux, toujours prêt à donner la main, porter secours, sur le qui-vive, prévenant, protecteur envers les « bleus » perdus dans le chaos, petits soldats apeurés errant dans les gourbis.

Non, voilà comme il est : intransigeant, sévère avec lui-même, ne s'accordant ni trêve, ni soupir, ni plainte, ni démon.

Non, voilà comme il est : droit, toujours debout même éreinté, jamais résigné même exténué, quand la fatigue brise les corps, que le froid glace les os, que la pluie cingle les visages et que plane, insidieuse, la menace silencieuse des gaz.

Non, voilà comme il est : égaré, parlant aux ombres, avec en poche une poignée de vieux cailloux, lambeaux de souvenirs, cris de joie éventés, visages éperdus.

Il y a tant à dire encore, tant de secrets dans son regard.

Voilà comme il est, soupirant, se voulant discret,
effleurant du bout du souffle les herbes piquantes

Non, voilà comme il est, s'insinuant dans la terre,
creusant sous les racines, remontant par l'envers du
décor

Non, voilà comme il est, entrelaçant les vivants, veillant
les morts, suspendu entre deux rives

Non, voilà comme il est, rôdant dans le village endormi,
ensorcelant la forêt assoupie, espionnant le phare
vigilant

Non, voilà comme il est, giflant les joues rebondis,
harcelant les chats, pourchassant les mouettes

Non, voilà comme il est, berçant les cœurs gonflés,
embrassant les plaies, enroulant les illusions

Non, voilà comme il est, hurlant dans la nuit, dévorant la
lune, s'écrasant sur les falaises

Non, voilà comme il est, grimaçant avec les enfants,
faisant la ronde avec lui-même, sautant dans les flaques

Non, voilà comme il n'est pas, un seul nom et une seule
forme, qui ne serait que lumière ou qu'ombre

Tu le vois et tu ne le connais pas.

Oui voilà on le sait trop comme ils reviennent de l'enfer : des gueules cassées des corps épuisés décharnés désarticulés écrasés lacérés en mille éclats de chair éparpillée,

Voilà des têtes : pleines de vide et de trop plein qui chutent dévalent des torrents de souvenirs de peurs incontrôlées incontrôlables insupportables de gestes regrets de geste vengeance de gestes sauve qui peut s'immolant sous des cascades d'angoisses ankylosantes tétanisantes mémorisées pour l'éternité,

Voilà des visages : boursouflés de douleur crispés de terreur portant les traces de coups du sort de coups de poing de coupes tranchantes et encore sanguinolentes formes désincarnées dérivant dans un plus rien à voir avec ce monde,

Voilà des yeux : hagards aux vitraux embués des yeux qui ne rient plus qui n'ont peut-être jamais sourient qui ont vu trop d'horreurs ne pouvant plus rien regarder admirer contempler,

Voilà des bouches : qui tombent se fendent à force de se cogner sur des douleurs intérieures indicibles des bouches qui avalent dévorant n'importe quoi dans des ventres restés trop longtemps noués des bouches fermées cadenassées,

Voilà des crânes : garnis de cheveux brûlés écrasés des maigres touffes éparpillées des crânes tellement nus offrant à voir ce qu'il y a dedans ce qu'il y reste,

Voilà des trous : dans la tête visibles ou invisibles béants ou minuscules des trous comme des crevasses des gouffres des trous de mémoire s'acharnant à gommer gratter effacer,

Oui voilà des hommes : fracassés par la guerre par une de ces sales guerres parce qu'il n'existe aucune guerre propre sur elle sous elle devant derrière elle,

Non voilà pour ces morts vivants revenus et pour la mémoire de ceux qui sont à jamais tombés il ne sera pas question devant ce carnage ces mutilations ces vies saccagées d'*accepter de perdre nos enfants* dans une nouvelle hystérie meurtrière programmée,

Oui voilà aujourd'hui des porteurs de lumière qui ayant donné la vie la protègent jours après nuits et façonnant les sentiers d'un nouveau monde bâissent des remparts infranchissables des digues insubmersibles dont l'invisible puissance réduira le moment voulu en cendres déjà froides ces stupides velléités la liberté et la paix marchant ensemble objectant en conscience dans les cœurs et bien ailleurs le droit de *mourir pour des idées d'accord mais de mort lente*,

Vous voilà ô vous les boutefeu ô vous les bons apôtres
Mourez donc les premiers nous vous cédon le pas Mais de grâce morbleu ! laissez vivre les autres! *

**Mourir pour des idées*, Georges Brassens

Voilà comme elle est, efficace, affairée, jamais couchée, aidant, soutenant, manageant, pieuse sans excès, élégante sans chichis, chique et sobre, mère de quatre enfants, offrant son aile protectrice au-delà d'eux, ouvrant sa porte, proposant son toit, son téléphone, heureuse de nature, généreuse aussi, une bourgeoise, élevée au pensionnat chez les bonnes sœurs, une des filles de la Croix, se reconnaissant entre elles comme aujourd'hui ceux des mines ou de centrale, institutrice de temps en temps, enseignant la religion, enfourchant son vélo pour y aller, partant au dernier moment, pressée, ayant une bonne, la voulant à manger à table avec eux, et pourtant non, voilà tout ce qu'elle n'est pas : bigote, ayant une foi profonde et inébranlable, méprisante, militant pour l'exclusion de l'école de ces enfants-là de parents divorcés, non, voilà ce qu'elle n'est pas, buvant de l'eau aux fêtes quand les hommes buvaient du vin, et les regardant parler sans piper mots une fois le repas achevé, sans cigarette entre les doigts parce que cela ne se fait pas, non, parce qu'une femme doit ceci, ne doit pas cela, non, tu la vois, tu ne la connais pas, et quarante ans après sa mort, tu apprends l'amoureuse qu'elle était, de ces mots trouvés dans une lettre.

Voilà comme elle est, efficace avant tout, jusque dans sa peinture, ces grandes toiles de bouquets de fleurs peintes d'après modèle, voilà comme elle est, consolant sans tendresse du corps comme un nounours sans bras, à chacun présente avec sa solution pour tout problème, voilà comme elle est, à la messe de 5h tous les matins

sans vraiment la foi, s'appliquant un protocole, comme hors d'atteinte de l'épuisement à tant faire, voilà comme elle est vers la fin dans l'arrière-cuisine avec ses vieux fers sans fil électrique, brûlants d'être restés posés en alternance sur la cuisinière au charbon, ses mains déformées par l'arthrose sur le chiffon de la poignée, repassant tout le linge de la manne et ce n'est pas le sien, mais celui de sa fille, et pour lui, l'aimé, jusqu'au bout amidonnant le col des chemises blanches qu'il portait chaque jour même pour faire le jardin.

Voilà comme elle est, sa petite-fille, faisant les quatre cents coups, mentant, trichant, racontant des fadaises, promettant, sans paroles, tenant tête, celle que le père lui avait cognée contre la table pour quelque chose en math qui ne voulait pas rentrer, voilà comme elle sachant dessiner, chanter, sans avoir appris, écrivant dans les livres une fin différente sur les quelques pages vierges restantes, fuguant, quittant, osant tout recommencer, sans le sou, sans diplôme avec un gros salaire, sans amie véritable, au boulot portant un air hautain comme d'autres un bouclier, camouflant ce manque de confiance, ce mal-être en société, élégante et sophistiquée, sous son maquillage et ses tenues dernier cri, tu la vois, tu ne sais pas qui elle est. À force de vie et de souffrance, de trop d'intensité du ressenti, s'est créé une philosophie personnelle, a presque atteint une forme de sagesse comme en sport on muscle un corps sous l'effort répété. Une habitude de la persévérance depuis la natation en compétition. Traquant la vérité dans les histoires de famille entendue mille fois, recoupant les versions, interrogeant, écrivant aux administrations des villes jusqu'en Russie, avec cette caisse de lettres qu'elle a récupérée à la mort de ses

parents, avec la volonté d'en faire quelque chose. La peur de manquer de temps depuis qu'elle est malade. Tu m'aideras, elle demande à sa cousine, celle qui oublie tout, celle qui ne retient rien. Et au fond de la caisse, le secret qui les ébahit toutes les deux. Leur grand-mère, elles la voyaient, elles ne la connaissaient pas.

Voilà comme il est : un chat dérangé descendant d'un fauteuil, une ombre qui rentre dans la nuit, un dos au fond d'un couloir, une main qui ferme une porte coulissante.

Non, voilà comme il est : un nez penché au-dessus d'une marmite, un morceau de pain trempée dans la vinaigrette, un hacheur japonais devant une planche à couper, un chef de rang rappant en oreillette.

Non, voilà comme il est : celui qui ne parle pas, mur porteur, éponge à tensions, pole à la dérive.

Non voilà comme il est : dormeur du midi, lézardant sur la pierre chaude, finissant ses nuits dans les lits amants.

Non voilà comme il est : la bonne tenue à toute heure, jonglant avec peu, génération z, oreille percée, cheveux colorés, tatous partout, moustache à fleur de capuche.

Non voilà comme il est : une pensée non dévoilée, des attentions dirigées, guettant le courant favorable pour la percée, échec et mat.

Non voilà comme il est : souffrant quand on taille et bavarde, reconnaissant les cœurs doux, résistant aux normes et injonctions.

Non voilà comme il est ; tenant les copains en haleine avec des histoires, traversant le stade crampons collés au ballon, battant le rythme pour tenir le groupe, joignant les écarts.

Non voilà comme il est : dansant syncope coupant hachant démultiplié, plié, désarticulé lé lé, fondu dans corps, coude noir main blanche sourire blanche sueur

blanche nuque noir noir noir hanche reins poignée noir
pouce talon blanche épaule paume bleu bleu talon talon,
fractale parmi les fractales.

Voilà comme il est : une ligne sans repentir qui attrape
en filigrane les nervures d'une feuille.